

gardait en soupirant. Un marchand juif, qui passait sur la route, lui demanda respectueusement la cause de son émotion.

— En regardant cette montagne, je souhaitais que ce fut celle de Serendih, je souhaitais d'avoir à la gravir, fût-elle dix fois plus haute, pour y trouver la fleur enchantée que je cherche depuis si longtemps.

— Noble seigneur, félicitez-vous, car vous touchez au terme de vos désirs. Voici la montagne dont vous parlez. A son sommet se trouve une grosse pierre blanche, et dans le creux de cette pierre, à l'heure de midi, vous verrez une fleur s'épanouissant sur la roche dure ; hâtez-vous de la cueillir, une heure plus tard vos recherches seraient inutiles.

Henri ne se le fit pas dire deux fois ; il quitta sa riche armure, qui aurait pu le gêner, et la remit en garde, avec son cheval, entre les mains du juif compatissant, puis il monta jusqu'au sommet de la montagne. Mais c'est en vain qu'il chercha de tous les côtés ; point de blanche pierre, point de fleur mystérieuse. Il redescendit à la fin, pensant qu'il s'était peut-être égaré dans sa route. Désespoir ! Le juif avait disparu avec le cheval confié à sa garde. Ce dernier coup était cruel.

— Je renonce à poursuivre une chimère, s'écria Henri douloureusement ; puis il reprit le chemin de l'Europe, déguisé en pèlerin. Il passa par Jérusalem, pleura sur le tombeau du Sauveur, et obtint, par charité place sur un vaisseau qui faisait voile de Jaffa pour Venise.

VI.

A peine débarqué à Venise, Henri continua sa route. Il était déjà arrivé sur ces montagnes qui bornent Lyon du côté du nord, et s'abaissent en pente douce jusqu'aux portes de la ville. A cette époque elles n'étaient pas encore couvertes de beaux vignobles dont la richesse leur a fait donner plus tard le nom de *Mont-d'Or*, mais on y jouissait déjà de cette perspective enchantée que ne saurait oublier celui qui l'a vue, et dans les premières vapeurs du soir, tout l'horizon s'éclairait d'une teinte plus adoucie et plus conforme à la disposition d'esprit de notre voyageur. A ses pieds, la Saône endormie entre ses îles, sur lesquelles la tour de la Belle-Allemande (1) jetait parfois une ombre mélancolique ; plus loin, derrière une colline boisée, le cours majestueux du Rhône, le vieux Lyon tout hérissé de clochers et de tours, la chapelle de Fourvières, les montagnes du Vivarais, les plaines du Dauphiné, et dans le fond de la scène, immobile sur sa base de granit, la silhouette neigeuse du Mont-Blanc ; Henri contemplait ce panorama magique, lorsque la nuit, plus sombre, le força à chercher un asile.

Tout près de là, sur un plateau verdoyant, un saint homme, un ermite avait construit sa cellule. A l'encontre des anciens solitaires qui ne trouvaient pas d'endroit assez affreux pour y faire pénitence, le père Jérôme, (car c'était son nom) avait su réunir dans le choix de sa demeure le pittoresque et l'utile. Un rocher à pic la garantissait des vents du nord, et une haie vive courait autour de son petit jardin ; quelques arbres disposés en berceaux inclinaient leurs cimes du côté de la plaine, qu'on apercevait de

(1) Cette tour, dont le nom rappelle une tradition touchante, se trouve à une demi-lieue de Lyon.

ces hauteurs ; une source d'eau claire et limpide jaillissait au pied du rocher. Je dois pourtant dire que cette dernière circonstance paraissait assez insignifiante au père Jérôme, grâce à certaine cave bien fournie sur laquelle la langue des méditants trouvait à s'exercer. Quoiqu'il en soit, tous rendaient justice à sa charité, à son indulgence, et à ce que, dans notre siècle, on eut appelé sa douce philosophie.

Ce fut à son ermitage qu'Henri crut devoir demander l'hospitalité. Il frappa, et le père Jérôme se hâta d'ouvrir sa porte. Sa taille était haute, et l'âge ne l'avait pas encore courbée ; sa figure respirait la douceur, ses yeux étaient pleins de vivacité ; enfin, le sourire imperceptible qui venait souvent errer sur ses lèvres donnait parfois à sa physionomie une expression de finesse et d'innocente raillerie. Dès qu'il aperçut le jeune homme

— Entrez, mon fils, dit-il, et reposez-vous jusqu'à demain sur ce lit de fougère ; voyez, le mien n'est pas plus doux, mais on y dort tranquille. Vous partagerez auparavant mon repas du soir, l'appétit vous le fera trouver bon.

Henri s'inclina plein de reconnaissance pour son hôte ; ils mangèrent en silence, et après les grâces, l'ermite s'endormit sur sa couche modeste. Son compagnon, moins heureux, ne put reposer ; aussi, dès le point du jour, il se leva et se disposait à partir, non sans remercier avec effusion l'homme charitable.

— Mon fils, vous oubliez que je n'ai fait que remplir un devoir ; c'est là ma récompense, en attendant que Dieu daigne m'en donner une autre ; voilà trente ans que je demeure dans ce t ermitage, j'ai eu le bonheur de rendre service à beaucoup d'infortunés. Hier encore, j'ai donné asile à deux pèlerins comme vous.

— Pèlerin ! je ne le suis pas, mon père, aussi Dieu n'a pas béni mon voyage. Adieu, le récit de mes aventures ne doit pas attrister les autres.

— Mon fils, peut-être aurais-je pu vous donner quelques consolations.

— Il n'en est pas, mon père, sans espérance, et je ne puis plus en avoir. Une noble demoiselle (pardonnez ! Dieu sait si je l'aimais avec pureté), une noble demoiselle se mourait d'un désir qu'elle n'osait avouer à son père. Pour la sauver, j'ai quitté mon pays, j'ai parcouru le monde, cherchant partout le talisman qui devait la ramener à la vie, aujourd'hui je reviens.....

— Mais ce talisman, mon fils ?

— Peut-être que son nom n'est pas parvenu jusqu'à vous ; moi-même, avant ce jour fatal, je n'avais pas entendu parler de l'algédor ?

— L'algédor ?

— Oui, l'algédor, cette fleur mystérieuse qui doit préserver de tous les maux celui qui la possède. Mais non, je le vois bien, la bohémienne nous avait trompés, une pareille fleur n'existe pas dans ce monde... Vous souriez, mon père !..

— Je pensais, mon fils, que rien n'est impossible à Dieu. Qui sait s'il n'aura pas pitié de votre amour, qui sait si vous ne trouverez pas le trésor que vous cherchez ?

— De grâce ! ne flattez pas un malheur sans remède !

— Ecoutez, l'histoire nous raconte qu'un pauvre homme, à la suite d'un songe, se mit en route pour chercher le bonheur. Il visita successivement tous les pays sans pouvoir y trouver ce qu'il avait rêvé. A la fin, désespéré, malade, il revint au foyer de ses pères, et ce fut là..

— Je comprends, bon ermite, ce fut là qu'il trouva le bonheur. Mais quel rapport voyez-vous entre son histoire et la mienne ?

— Venez, mon fils.